

AURÉLIA COL



La Grande
TRANSHUMANANCE



« Nous disons que l'homme ne possède pas la terre, c'est l'homme qui appartient à la terre. Toutes choses sont liées comme le sang unit une famille. L'homme n'a pas tissé la toile de la vie ; il n'en est simplement qu'un fil. Quoi qu'il lui fasse subir, il le ressentira. »

Chef Seattle, 1852

Pour Alessandra et Guillaume.

EXTRAIT

On trouvera, à la fin du volume (p. 393), un *glossaire* qui procure l'explication de certains termes concernant les civilisations américaine et amérindienne, ainsi que quelques notes renseignant sur des faits d'histoire.

Prologue

Septembre 1867.

La nuit était sans lune.

Une silhouette se glissa hors de la maison, elle se dirigea vers un corral. Son sifflement perça le silence de la nuit.

– Viens... viens, murmura-t-elle.

Une monture s'approcha. La bête se frotta énergiquement contre elle, cherchant si par hasard il n'y aurait pas un morceau de sucre. La silhouette lui grattouilla l'oreille, en lui murmurant :

– Arrête ! Écoute, il faut que l'on se sauve. Je ne veux plus rester ici. On va d'abord aller à Cisco, puis ensuite on ira vers les Glass Moutain, là on a des chances de retrouver sa trace, il y allait souvent. Si on n'y arrive pas, cet hiver, on ira se réfugier à Odessa jusqu'à la reprise du travail et, à ce moment-là, on pourrait partir pour Abilene. Je suis sûre d'y trouver du travail : après tout, je ne me débrouille pas si mal à cheval !

Elle lui donna une carotte.

Puis, tout en parlant, elle sella et brida sa monture, nouant sur la selle ses fontes et, par-dessus, ajusta sa couverture roulée dans un ciré, se coiffa d'un chapeau trop grand qui lui tomba sur les yeux. Alors elle enroula ses cheveux dedans. Ensuite, elle entourra les pieds de son cheval de morceaux de toile, afin d'étouffer le bruit de fer sur le chemin, et elles quittèrent le ranch. Ils se dirigèrent vers le chemin le plus rocailleux afin de ne pas laisser de traces.

– Comme ça, murmura-t-elle, ils ne sauront pas par où je suis partie.

Comme la pente se faisait plus raide, elle dut mettre pied à terre pour soulager le dos de sa monture. Il lui semblait que cette montée n'en finirait jamais. À chaque éboulement de pierre, à chaque craquement de branche, elle se retournait, nerveuse. Mais les habitants du ranch dormaient à poings fermés. Une fois arrivées sur le sommet de la colline qui dominait le ranch, elle se retourna pour graver une dernière fois la maison de son enfance dans sa mémoire. Quelques fleurs en papier se balançaient doucement, vestiges de la fête qui avait eu lieu le jour précédent.

– Allons-y ! Il faut mettre le plus de distance entre lui et nous, dit-elle en sautant en selle.

Une semaine plus tard, elles arrivèrent à Cisco. La ville était calme. Quelques badauds erraient de-ci, de-là. Certains dormaient sous des vérandas. Elle

installa sa monture dans une écurie et, s'assurant qu'elle n'avait besoin de rien, elle la laissa se reposer. Traversant alors l'unique rue, elle pénétra dans l'échoppe du coiffeur. Il n'y avait personne. Elle observa. Rien ne bougeait :

– Il y a quelqu'un ? cria-t-elle.

– Oui, oui, voilà !

Un vieil homme, sortant d'on ne sait où, vint vers elle :

– Bonjour. Que puis-je pour vous ?

– Bonjour. Je voudrais que vous me coupiez ceci.

Enlevant son chapeau, elle libéra une cascade flamboyante.

– Êtes-vous sûre ? Vous avez de splendides cheveux. Ce serait dommage...

– Merci, mais je dois les couper. Pouvez-vous le faire ?

– Bien sûr. Comment les voulez-vous ?

– Coupés courts... Très courts.

Au moment où les ciseaux commencèrent leur ouvrage, elle ferma les yeux. Le vieil homme parlait sans arrêt, mais elle ne l'entendait pas. Elle pensait à ce qu'elle venait de faire : ses cheveux, la seule chose qui la retenait vraiment à ce qui était maintenant son passé. Soudain, la voix du vieil homme la fit sursauter :

– Miss ?... j'ai terminé.

Elle se regarda dans la glace : la jeune fille qu'elle était, avait disparu. À sa place se trouvait un visage

encadré d'un halo ambre d'où s'échappaient quelques boucles. Immédiatement, des larmes lui montèrent aux yeux, le vieil homme lui tendit ses cheveux.

– Voulez-vous les garder ?

– Non, enfin oui, juste une mèche.

– Je vous comprends, tenez... Je me rappelle l'histoire d'un jeune gars. Il est venu ici et... Mais je n'arrête pas de jacasser et, vous devez être si pressée !

Un sourire passa sur le visage de la jeune fille.

– Pouvez-vous m'indiquer un magasin de vêtements ?

– N'allez pas au General Store, vos parents sauront que vous êtes passée par ici. Ce sont de véritables commères.

– Ah, et où puis-je me rendre ?

– Il n'y a guère qu'Abilene.

– Non, j'aimerais en trouver avant.

– Oui, oui, oui. Vous m'êtes sympathique, je vais vous aider. J'ai gardé quelques affaires de mon fils quand il était plus jeune, il me semble que vous avez sa taille.

Le vieil homme s'éclipsa et revint quelques instants après, les bras chargés :

– Il y a tout ce qu'il vous faut : pantalons, chemises... Tout est en parfait état...

– Mais je...

– Prenez-les, je vous les donne de bon cœur : c'est de la très bonne qualité, tout est neuf. Il ne les a jamais mises. Je les avais gardées, je ne sais

pourquoi... Il est parti habiter à la ville.

– Oh ! Mais je veux vous les payer, il n’y a pas de raison.

– Je n’ai pas besoin d’argent, tandis que vous si.

Disant cela, il la poussa dans l’arrière-boutique lui mettant les habits dans les bras.

Elle se changea et s’apprêta à partir :

– Je vous laisse ma robe... Je n’en aurais plus besoin avant longtemps... Au revoir.

– Au revoir... et bon courage. Ne vous inquiétez pas, vous n’êtes jamais venue chez moi. Je pars, chez lui, chez mon fils, à l’est.

– Merci, merci beaucoup.

Quittant l’échoppe du vieil homme, la jeune fille, devenue garçon, alla chercher sa monture. Avant de sortir des écuries, elle sortit de ses fontes un colt qu’elle attacha à sa gauche, des chaps, des gants et des lunettes.

– Voilà, ma puce, ainsi métamorphosée, personne ne pourrait me reconnaître, du moins je l’espère. Qu’en penses-tu ?

Sa monture hennit. Le chapeau tomba sur les yeux de la jeune fille.

– Parfait, on va pouvoir y aller. On va aller interroger la tribu qui se trouve derrière les collines et on essaiera de trouver sa piste. Ensuite il faudra trouver du boulot, si on veut manger, car je n’ai pas pris grand-chose. Allez en route, ma belle !

Mars 1868, Abilene.

Cole Creeley venait de finir de poser ses affiches. Certaines personnes s'arrêtaient, puis repartaient. D'autres discutaient devant celles-ci, et on pouvait entendre :

– C'est de la folie !

– Celui qui leur confie ce troupeau est un inconscient !

– Il paraît que c'est un gros propriétaire.

– Il risque énormément.

– Et puis Cole et sa femme ne sont plus tous jeunes.

– De toute façon, il fallait qu'ils partent.

– C'est vrai, ça !

...

Un jeune garçon s'approcha, il lut l'affiche en question :

– Voilà ce que je cherchais !... Hé, s'il vous plaît ! apostrophant un vieil homme.

– Oui, mon gars ?

– Savez-vous, où je puis trouver Cole Creeley ?

– En sortant de la ville tout droit. As-tu donc envie de mourir ?

– Non, pourquoi ?

– Parce que ce drive est une folie...

À ce moment passèrent, en trombe, des cavaliers qui hurlaient. Le cheval du jeune homme prit peur et rua, ce dernier se retrouva par terre.

– Ah, ah, ah ! Il faudrait avant que tu tiennes en

selle, Cole ne voudra jamais de toi !

– Pochard, stupide animal ! Si tu continues je te VENDS !

Le cheval s'approcha et se frotta contre lui. Il lui jeta un tel regard que le jeune homme sourit, puis il se baissa pour ramasser son chapeau et, grimpant en selle :

– Vous disiez tout droit à la sortie de la ville ?

– Exact, bonne chance !

– Merci. Allez Pochard on y va, direction le nord.

Au petit trot, ils longèrent la grande rue. Le jour laissait peu à peu place au crépuscule : les ombres s'allongeaient, avalant les détails de la ville. Des gens rentraient chez eux tandis que le saloon s'animait. Le grand-père voyant ce si jeune garçon sur un étalon aussi fougueux murmura :

– Pauvre gars, pas 20 ans et déjà envie de mourir, Cole est fou !

De son côté le jeune garçon, qui répondait au nom de Sean, tentait par des paroles lourdes de reproches, de calmer Pochard.

– Mon vieux, si tu continues, on va mourir de faim. Cette fois-ci, il faut que ça marche. Et puis le nord sera sûrement plus accueillant pour nous. On pourra peut-être aller revoir nos amis, près de Boston. En ce qui te concerne : calme-toi ! Ces derniers temps, tes exploits ont été éloquentes : la dernière fois, tu as mis en fuite tout un troupeau de veaux. Auparavant, tu avais causé un accident en voyant un chiot,

heureusement rien de grave ! Je ne te parle même pas de l'épicier que tu as dévalisé : carottes, pommes, sucre, salades, pommes de terre. Tu m'as coûté une petite fortune. Je sais que tu manques d'action, mais je t'en prie : stop !

Pochard l'écoutait d'un air distrait, balançant nonchalamment une oreille en arrière. Soudain Sean changea de ton et Pochard tourna la tête :

– Ah voici : ICI LONG DRIVE.

Il remarqua trois chevaux qui étaient là, sellés. Ayant attaché Pochard un peu à l'écart, il se dirigea vers la porte et frappa. Une femme, dans la force de l'âge, les cheveux relevés en chignon, d'où s'échappaient quelques mèches claires, vint lui ouvrir :

– Oui ?

– Bonsoir, je cherche Cole Creeley.

– C'est bien ici, entre. Tu viens au sujet de l'annonce ?

– Oui.

– Alors mon gars, l'aventure te tente ? demanda un homme, brun, de stature imposante, qui venait d'apparaître dans le vestibule.

– Oui m'sieu.

– Qu'as-tu déjà fait ?

– Tout et rien, mais je m'y connais en bétail.

– Ok, je suis Cole Creeley. Et toi ?

– Sean, euh Sean.

– Hum, allez suis-moi, j'allais expliquer ce que j'attends de mes cavaliers.

Chapitre I

Qui peut y croire ?

COLE CREELEY RECRUTE.
DRIVE D'ABILENE À RUSHVILLE.
BOVINS ET MUSTANGS.

RECHERCHE :
JEUNES GENS ENTRE 16 ET 25 ANS.
EXCELLENTS CAVALIERS, SVELTES.
SACHANT MANIER LASSOS ET COLTS.
SALAIRE : 20 \$ PAR SEMAINE.

– Vous avez tous lu l'affiche que j'ai posée. Bien que vous soyez les seuls à vous être présentés, je tiens à vous prévenir que ce drive sera long et difficile. Vous êtes tous bien jeunes, plus que je ne le croyais. Ah, voici ma femme, Esther, elle conduira le chuck-wagon et s'occupera de l'intendance.

La femme, qui avait ouvert la porte, entra portant un plat fumant :

- Bonsoir à tous.
- Vous nous accompagnez, donc ?

– Oui Stephen, cela te gêne-t-il ?
– Au contraire, j'avais peur que ce soit Cole qui fasse la cuisine.

– Ou toi ?

– Mais vous êtes une femme ! souligna un garçon.
Ce n'est pas habituel.

– Tu es très observateur jeune homme, dit Esther.
Quel est ton nom déjà ?

– Hector, répondit-il, légèrement mal à l'aise.

– Hé bien Hector, j'espère que toi ou les autres vous ne croyez pas à ces fadaïses qui racontent que les femmes portent malheur sur une piste, au moins ?

– Non, non, mais...

– Les garçons, rien ne sert de discuter avec elle, croyez-moi. Mais passons à table, ma femme nous a préparé un excellent dîné, vous ne serez ainsi pas venus pour rien, et puis si vous décidez à nous accompagner vous allez comprendre pourquoi elle nous est indispensable. Comme je le dis souvent : on peut tout demander à un homme qui a le ventre plein,

Une fois qu'ils furent attablés, Cole poursuivit :

– Avant tout, sachez que vous serez liés à moi par un document écrit, une sorte de règlement. Je tiens à vous le faire signer. De mon côté, je m'engage à vous payer à Lamar puis à Rushville, à vous nourrir, vous et vos montures et à vous fournir vos cartouches, sauf les flèches.

– Ne vous inquiétez pas, je ne m'en sers qu'occasionnellement et je les fabrique moi-même,

souligna un jeune indien, répondant au nom de Peter.

– Bien. D'autre part, le chuck-wagon a été aménagé de telle sorte que vous pourrez y mettre vos affaires, elles y seront en sécurité. Je sais qu'avoir un contrat n'est pas usuel, c'est une sorte de garantie, il stipule que vous vous engagez à rester jusqu'au bout, à m'obéir, à ne pas boire et à ne pas vous battre ni entre vous ni en duel... Alors ?

– Quelle sera la piste que nous suivrons ? demanda Sean.

– Combien de bêtes aurons-nous à convoier ? questionna Stephen.

– Tu devrais peut-être leur expliquer ce qu'on attend vraiment d'eux, si tu veux qu'ils signent.

– Vous voyez pourquoi ma femme est indispensable. Bon, il s'agit de nous aider à convoier 1000 têtes bovines jusqu'à Lamar, puis de prendre en charge 500 mustangs d'Eads à Rushville. Je vous préviens que le travail sera dur, car nous ne sommes pas assez nombreux, c'est pour cela que je n'emmène pas un remuda, on s'en passera, et puis vos chevaux vous appartiennent, à vous de les mener à bon port ; et nous n'aurons que deux mules supplémentaires, au total elles seront huit pour le chuck-wagon : ce sera à vous de vous en occuper le soir. Ah j'oubliais, on emmènera notre laitière, elle n'est plus toute jeune, mais elle donne beaucoup de lait, voilà je crois que j'ai fait le tour de la question.

– Tu oublies de leur dire par où on va passer.

– Esther, j’y arrivais. Messieurs, on part pour traverser le Texas, un petit bout de l’Oklahoma, le Colorado et enfin on arrivera au Nebraska, à Rushville fin juin, début juillet.

– Ce n’est pas le chemin normal.

– Oui Sean, mais c’est le propriétaire qui veut emmener son troupeau jusqu’à Lamar, reprit Cole. Il paye bien, c’est tout ce qui compte.

– On risque de rencontrer des Indiens.

– As-tu quelque chose contre, Stephen ? demanda Peter.

– Rien du tout, simplement, ils risquent d’être attirés par un si gros troupeau.

– Pas plus que des voleurs de tous poils ! ajouta Hector.

Mais Cole les interrompit :

– Alors, qui signe pour six heures en selle par jour au moins, voir plus, et ce pendant trois mois environ ?

– Je sens que l’on va bien rigoler.

– J’accepte.

– Moi aussi.

– Ça marche !

– Esther, laisse-moi te présenter : Stephen, Hector, Peter, et Sean. Ils nous accompagnent au Nebraska.

– Bienvenue à tous. Je sonne le réveil à 6 heures demain matin, je vous conseille donc de ne pas tarder à aller vous coucher. Vous trouverez des matelas, dans la baraque un peu plus loin.